

La fièvre de la belle-mère de Pierre

Marc 1 :29-39

Louis Pernot, Eglise protestante unie de l'Etoile à Paris <http://etoile.pro>

Un passage apparemment secondaire et sans intérêt

Il y a, au tout début de l'Evangile de Marc, une série de petites guérisons que nos éditeurs rangent globalement sous le titre de « guérisons diverses ». Et parmi celles-ci, une, fort curieuse, où Jésus guérit la fièvre de la belle-mère de son ami Simon-Pierre. Ces textes sont difficiles à interpréter. On leur attache ordinairement peu d'importance. Certes ils sont sympathiques, en ce sens que, dès le début de son ministère, Jésus est présenté comme guérissant ; il est donc celui qui nous sauve, nous libère et nous soulage. Cela est bien. Mais pourquoi alors de si petites guérisons ? On aime le sauveur quand il fait des guérisons spectaculaires : quand il guérit un aveugle né, c'est formidable, quand il ressuscite la fille de Jaïrus ou fait sortir Lazare du tombeau, voilà des guérisons qui touchent les esprits. Mais là, guérir une grippe, c'est s'attacher à un mal bien ordinaire.

Le Jésus quotidien

On peut dire alors que, précisément, il y a un beau message dans ces petites guérisons, c'est que le Christ n'est pas là que pour faire de grandes œuvres spectaculaires, mais il est aussi pour apporter paix et bonheur dans tous les aspects les plus modestes et quotidiens de notre vie. Certes, il y a des existences transformées par le Christ, on a tous entendu des témoignages extraordinaires de personnes perdues dans la délinquance, la drogue et la violence qui découvrent le Christ et qui naissent à une vie nouvelle pour devenir apôtres de l'Evangile. Mais le Christ, c'est aussi une présence au quotidien qui n'opère pas forcément de grandes choses dans une vie, mais qui renouvelle et transcende chacun des plus petits moments de notre existence. Et nous savons ainsi que rien dans notre vie n'est trop petit pour que le Christ ou Dieu ne puisse s'y intéresser et ne puisse y apporter quelque chose.

Et puis l'on voit ainsi Jésus dans sa vie quotidienne. On le voit aller à la synagogue, comme nous pouvons aller à l'église ou au temple (pourtant qu'avait-il à y apprendre ?). Après le service, il va déjeuner chez des amis comme nous pouvons aussi le faire, et là il soulage, aide quelqu'un de la maisonnée. Même si cette maladie n'était pas grave en soi, il s'en préoccupe gentiment, il en prend soin et agit pour la belle-mère de son ami. Puis il continue sa route, repart faire sa mission, tout en prenant un temps particulier pour se retirer et prier tranquillement. On voit ainsi Jésus qui parvient à trouver un équilibre entre la recherche de Dieu, la rencontre des autres, la vie ordinaire, il choisit de servir et accepte de se faire servir ou aider.

Un petit geste qui veut dire beaucoup

Mais on ne peut pas vouloir en rester là. L'Evangile de Marc qui est le plus concis de tous ne peut consacrer plusieurs versets juste pour une guérison d'une grippe et Jésus vaut évidemment plus qu'un doliprane. La plupart des commentateurs ne s'intéressent pas à la question et se contentent de dire que l'épisode de la guérison de la belle mère de Pierre doit être simplement un souvenir autobiographique de Pierre qui se serait trouvé là. Mais on peut à l'opposé répugner à croire qu'il y aurait de la place dans un évangile aussi concis et dense que l'Evangile de Marc de la place pour de simples « souvenirs autobiographiques » sans réelle valeur. Si cette histoire est racontée là, c'est qu'elle a une importance essentielle. Et d'ailleurs le texte le lit lui-même : après ces guérisons diverses, il est dit que Jésus va prier à l'écart et quand les disciples le retrouvent, il dit, « *allons dans d'autres lieux pour que j'y prêche aussi* ». Or il n'a pas explicitement prêché avant, il faut donc penser que ses guérisons étaient déjà sans qu'on s'en rende compte, chacune, une prédication. Cela n'est pas surprenant, saint Augustin disait très justement : « Jésus lui-même est parole non seulement dans ce qu'il dit, mais aussi dans ce qu'il fait ». Ses actes sont donc à interpréter, à comprendre, et tout ce qu'il fait du sens. Ainsi d'ailleurs dit-il après l'épisode du lavement des pieds : « *comprenez vous ce que j'ai fait ?* » (Jean 13:12). Il n'a donc pas juste lavé les pieds de ses disciples, par son geste, il leur a signifié quelque chose à comprendre. Et après la multiplication des pains, l'évangile de Marc dit que les disciples « *n'avaient pas compris à propos des pains* » (Marc 6:52). Là encore, le miracle en lui-même a donc un sens, il est à décrypter comme un message particulier.

Il faut donc croire que la guérison de la belle mère de Pierre n'est pas non plus un geste banal, mais une prédication en elle-même.

La fièvre conséquence de l'éloignement de Dieu

Pour en trouver le sens, le mieux est sans doute d'appliquer le principe explicité par Louis Segond, grand traducteur de la Bible qui avait publié sa traduction sans notes de bas de page, mais uniquement avec, pour chaque verset, des parallèles c'est-à-dire tous les passages ailleurs dans l'Écriture pouvant avoir un rapport avec celui en question, selon le principe que « seule la Bible explique la Bible ». Or là, ce dont il est question, c'est d'une fièvre, et la fièvre est mentionnée dans l'Ancien Testament très rarement, et toujours comme un signe d'une malédiction due à un éloignement de Dieu. Ainsi en Deutéronome 25 a-t-on une série de bénédictions présentées pour celui qui écoute la parole de Dieu et celui qui s'en écarte est condamné à des malédictions diverses dont la fièvre.

Ce chapitre est saisissant. Mais si la partie concernant les bénédictions nous plait bien, celle des malédictions comme punition de Dieu choque l'image du Dieu tendre et pardonnant auquel nous aimons croire à partir de la prédication du Christ. Cet aspect de jugement sévère et de punition de la part de Dieu contrarie l'image que nous avons du Dieu de l'Évangile, nous n'avons pas l'idée d'un Dieu qui distribuerait des récompenses et des punitions, mais d'un Dieu qui aime et pardonne. Alors la façon de lire ce passage, c'est de comprendre que l'Ancien Testament avait la tendance à tout attribuer à Dieu, mais qu'en fait il s'agit là plutôt d'expliciter les conséquences inévitables de certaines façons de vivre. La bénédiction, on peut la comprendre : celui qui croit dans la parole de Dieu, ou dirions nous qui s'attache à l'Évangile, celui qui croit que l'essentiel est l'amour, le pardon, le service, le don et la grâce, celui là, il se fait pour lui une vie pleine de bénédictions, tout devient bonheur dans sa vie personnelle, dans ses relations avec les autres, avec ses proches, ses amis, son travail devient une grâce et tout ce qu'il fait devient bénédiction pour lui et pour les autres. Mais il est vrai aussi que celui qui s'éloigne de ce message de paix, celui qui croirait plutôt à la loi du plus fort, au profit, pensant que l'essentiel est d'écraser les autres pour s'élever, celui qui croit dans la haine, la vengeance, dans le fait que tout doit se payer, il se prépare pour lui une vie de malédiction, de conflits, de malheur, de solitude et de mort. Et pour les autres aussi : tout devient autour de lui dureté, exigence, jugement et malheur. Ce n'est donc pas Dieu qui envoie le mal, mais dans certains cas nous qui sommes à l'origine du mal que nous subissons, et le texte du Deutéronome ne fait que nous mettre en garde contre les conséquences de la manière avec laquelle nous orientons notre vie.

Punition de Dieu contre théologie de la grâce

Mais il y a un changement explicite de théologie là entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Dans l'Évangile de Marc, Jésus n'est pas montré comme celui qui enverrait la fièvre à un infidèle, mais directement et avant tout discours comme celui qui libère de la fièvre. On n'est plus face à un Dieu qui juge et qui pourrait punir, mais face à un Dieu qui ne fait que bénir et qui libère de la malédiction. Ainsi dans Jean Jésus dira : « Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui, et celui qui croit en lui n'est pas jugé » (Jean 3 :17-18). . Et en plus, dans notre récit, Jésus guérit sans condition. Rien n'est dit sur la foi ou l'engagement de la belle mère de Pierre. Elle est mal, Jésus lui offre son secours sans poser aucune question. La seule chose, c'est qu'il lui tend la main, et qu'il fallait qu'il la saisisse pour se relever. Ce peut-être une image du salut par la grâce explicitée par Paul en Ephésiens 2 : « nous sommes sauvés par grâce au moyen de la foi » : Dieu nous sauve par sa grâce et la foi, c'est le « oui » à la grâce, c'est accepter ce salut qui est offert, cette main tendue par amour qui peut nous relever.

Et non seulement Jésus est source de bénédiction, mais en plus il annule la malédiction imagée par la fièvre dans l'Ancien Testament où elle était montrée comme une conséquence du péché, de l'éloignement de Dieu. Jésus guérit, il enlève ce mal mérité d'une certaine sorte. Et en effet, nous tous sommes pécheurs, sans cesse nous oublions Dieu ou ne vivons pas selon l'idéal évangélique. Bien sûr, nous savons qu'il faudrait aimer, pardonner servir donner toujours, mais l'égoïsme reste présent en nous et nous continuons à rester attachés aux choses matérielles et aux apparences mortifères de ce monde. Oui, bien sûr nous nous faisons esclaves de désirs insensés, et de ce côté là nous mériterions tous, si nous étions jugés sur ce que nous sommes, les pires peines. Mais donc Jésus est montré comme celui qui guérit, qui libère et nous fait échapper même à ce que nous mériterions. Certainement que notre façon d'être dans le monde a des conséquences sur notre bien être. Et le mal que nous faisons peut avoir des conséquences néfastes pour nous et nos proches, mais Jésus en tout cas nous dit que Dieu n'en rajoute pas. Lui, il nous pardonne, ne nous condamne pas, il compatit, il nous comprend et nous donne toute sa grâce et sa bénédiction. En Dieu nous sommes pardonnés sauvés, il nous fait passer de la mort à la vie. On trouve d'ailleurs dans notre texte le mot « relever » qui est le verbe utilisé dans le nouveau Testament pour parler de la résurrection. Ainsi ce texte est-il une merveilleuse illustration de la prédication de Paul en Ephésiens 2:1-10 : « Pour vous, vous étiez morts par vos fautes et par vos péchés dans lesquels vous marchiez autrefois selon le cours de ce monde, ... Mais Dieu est riche en miséricorde et, à cause du grand amour dont il nous a aimés, 5 nous qui étions morts par nos fautes, il nous a rendus à la vie avec le Christ - c'est par grâce que vous êtes sauvés ... C'est par la grâce en effet que vous êtes sauvés, par

le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. 9Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie ».

La fièvre conséquence du péché

Reste à savoir ce que signifie plus particulièrement cette menace de fièvre. Evidemment, il y a un sens au delà de la maladie physique. Les hébreux n'étaient pas idiots et savaient très bien que les païens n'attrapaient pas plus la grippe que les bons juifs. Et aujourd'hui aussi nous savons qu'être bon et généreux ne dispense pas d'attraper la fièvre. Une explication peut se trouver dans le commentaire de Rachi (commentateur juif de la Bible, né à Troyes en 1040). Dans son commentaire de ce passage du Deutéronome, il dit à propos de la fièvre qu'elle est un feu intérieur qui donne une soif perpétuelle et inextinguible. Et cela est vrai, celui qui est loin de Dieu, qui s'attache seulement aux choses matérielles, celui qui ne veut que posséder veut toujours avoir plus. Plus de richesse, plus de pouvoir, plus de puissance, plus d'argent, une plus belle voiture, une plus grande maison. Les désirs matériels sont sans fin et ne laissent jamais en repos ou en paix. C'est peut-être en ce sens aussi qu'on peut parler de « fièvre de l'or », un désir brûlant laissant toujours insatisfait. Mais au contraire, la quête spirituelle donne à celui qui met sa foi dans l'Evangile un bonheur durable mettant de la paix dans son cœur. Ainsi Jésus dit-il à la Samaritaine (Jean 4:14) : « *Celui qui boit de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif* ». Mais ce mal n'est pas nécessairement seulement la conséquence de notre égarement, il est sans doute plus profond que cela : en effet, le mot « belle mère » en hébreu se dit « HaMOT » ce qui vient du mot « HaM » qui veut dire « chaud », « bouillant ». Ainsi peut-on penser que ce mal dont elle souffre n'est pas que de sa faute, il est dans sa nature. Elle est par nature brûlante et elle souffre de cette brûlure. Cela peut nous faire penser à ce que les théologiens appellent le « péché originel » : nous sommes pécheurs par nature, par notre naissance nous sommes imparfaits, et incapables de faire totalement le bien. Donc oui, par notre nature, nous faisons sans cesse le mal qui nous éloigne de Dieu, notre bonne volonté ne suffit pas. Nous mériterions tous d'être condamnés par Dieu. Mais justement, Dieu, lui, ne nous condamne pas. Il ne nous traite pas comme nous le mériterions, il nous libère, il nous pardonne et nous donne le droit de vivre libres et heureux quand bien même nous sommes pécheurs et oublieux de sa parole.

Et puis le texte dit que Jésus « relève » la belle-mère de Pierre, or le verbe « relever » dans le Nouveau Testament est précisément le mot désignant la « résurrection ». Jésus fait plus que guérir une grippe, il relève, il ressuscite cette femme qui était en souffrance.

Et c'est ainsi donc que commence l'Evangile de Marc par la résurrection qui clôturera le récit ! Ce geste est l'un des tout premier de Jésus dans son ministère, et on voit bien qu'il s'agit plus que d'un petit miracle d'échauffement sans importance, c'est tout le fond de l'Evangile qui s'y trouve.

La grâce première

Et le texte nous en dit plus encore, en effet, si l'on ne sait rien de ce que faisait la belle mère de Pierre avant, il nous est dit qu'étant guérie, elle se met à suivre Jésus et à le servir. Il ne la guérit pas parce qu'elle aurait été fidèle et dévouée avant, mais elle le deviendra parce que Jésus l'aura guérie gratuitement, et sans lui poser aucune condition. Autrement dit, les bonnes œuvres viennent après la bénédiction comme une conséquence, et pas avant comme condition. C'est là ce qu'ont redécouvert les Réformateurs au XVIe siècle. Alors que la prédication populaire médiévale disait : « faites des bonnes œuvres pour être sauvés », les Réformateurs affirment : « vous êtes sauvés par grâce, sans mérite de votre part, juste par la volonté de Dieu, étant sauvés, faites des bonnes œuvres en reconnaissance pour ce salut qui vous est offert ». C'est là en effet quelque chose d'essentiel : on ne peut pas vraiment faire le bien sous le coup d'une menace, ou de la crainte. Mais on ne peut faire le bien, être source de bénédiction pour soi même et les autres que si on a un cœur libéré, joyeux et reconnaissant. Faire le bien, donner, pardonner, servir, aimer, ce sont des mouvements qui peuvent venir d'un cœur lui-même plein d'amour, de pardon et de grâce. Ainsi cette libération que Jésus offre à la belle-mère de son ami est l'illustration de la grâce qui nous est offerte d'un Dieu qui nous offre tout gratuitement malgré notre imperfection et notre péché. Il n'y a pas de crainte à avoir, pas d'angoisse de jugement, pas de punition. Mais chacun est accepté, aimé, libéré, et c'est ainsi que plein de bénédiction chacun peut devenir une fontaine de bénédiction pour rejaillir sur les autres.

C'est pourquoi nous pouvons louer le Seigneur par son fils Jésus Christ pour cette relevée gratuite qu'il nous offre, et nous voulons chacun le suivre et le servir de tout notre cœur en reconnaissance pour cet amour inconditionnel qui est comme une main perpétuellement tendue pour nous relever et nous donner la vie.